

# À propos de l'expression de la violence dans les derniers romans de Mongo Beti

FRANCOFONÍA  
16 (2007)  
133-148

J.-J. ROUSSEAU TANDIA MOUAFOU

DÉPARTEMENT DES LANGUES ÉTRANGÈRES APPLIQUÉES, UNIVERSITÉ DE DSCHANG  
BP 4 — DSCHANG (CAMEROUN)

<rtandia@yahoo.fr>  
TÉL. (237) 751 64 94

**RÉSUMÉ** Si la violence peut-être considérée comme un thème central du roman policier, elle est dans le polar d'Afrique francophone l'objet d'une réappropriation esthétique. Une étude de *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti nous en donne une parfaite illustration. À la fois verbale et physique, cette violence permet de lever le voile sur l'identité réelle de certains groupes sociaux et de dénoncer la menace qui pèse sur l'humain dans les sociétés africaines postcoloniales.

**MOTS-CLÉS** Violence. Postcolonie. Identité. Société. Roman policier.

## “Sobre la expresión de la violencia en las últimas novelas de Mongo Beti”

**RESUMEN** Si la violencia puede considerarse como un tema central de la novela policíaca, es objeto, en la africana, de una reapropiación estética. Un estudio de *Trop de soleil tue l'amour* y *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti nos proporciona una perfecta ilustración. Verbal y física al mismo tiempo, dicha violencia permite levantar el velo sobre la verdadera identidad de ciertos grupos sociales y denunciar la amenaza que pesa sobre el ser humano en las sociedades postcoloniales.

**PALABRAS CLAVE** Violencia. Postcolonialismo. Identidad. Sociedad. Novela policíaca.

## “On the Expression of Violence in Mongo Beti's Latest Novels”

**ABSTRACT** If violence can be considered as the main theme in the detective novel, in the Francophone African detective novel it is the subject of an aesthetic reappropriation. A study of Mongo Beti's *Trop de soleil tue l'amour* and *Branle-bas en noir et blanc* perfectly exemplifies this. Verbal as well as physical, this violence allows him to unveil the true identity of some social groups and to denounce the threat that weighs heavily on the human being in Postcolonial African societies.

**KEYWORDS** Violence. Postcolony. Identity. Society. Detective novel.

**À propos de l'expression  
de la violence  
dans les derniers romans  
de Mongo Beti**

J.-J. ROUSSEAU TANDIA MOUAFOU

Le roman policier est un genre en perpétuelle recomposition, et qui fut pendant longtemps installé entre les deux chaises de la légitimité et de l'illégitimité. Phénix renaissant des cendres, explique Jacques Dubois, "il est cette forme dont on annonce régulièrement l'extinction jusqu'à ce qu'une vogue nouvelle vienne le rendre à son succès premier" (1992 : 8). De proche en proche, ce genre va atteindre le milieu littéraire africain tant et si bien qu'il deviendra urgent, comme le souligne A. Kom, "de le sortir de la marge dans laquelle la critique semble l'avoir quelque peu confiné pour chercher à lui établir une espèce de carte d'identité" (Kom, 200a : 36). C'est dans le sillage de ce projet herméneutique que nous voudrions nous situer à travers cette étude. Nous nous intéresserons à la violence qui, au reste, est un poncif du roman policier, mais laquelle, dans le polar d'Afrique francophone, est en passe de devenir une forme sémiotique. Notre corpus d'étude est constitué de *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle bas en noir et blanc* de Mongo Beti, deux récits qui marquent à leur façon l'avènement du polar dans la littérature africaine francophone. Nos analyses, d'inspiration stylistique, traiteront de la violence d'après deux orientations : la violence physique et la violence verbale. Ainsi pourrions-nous dans un deuxième temps, en nous arrimant à l'approche sociocritique, explorer la problématique des identités individuelles ou collectives et du drame existentiel en postcolonie.

**1 TROP DE SOLEIL TUE L'AMOUR, BRANLE-BAS EN NOIR ET BLANC :  
VOUS AVEZ DIT POLAR ?**

On a connu le Mongo Beti écrivain de l'exil, celui dont la première vague de romans, tous écrits de l'ailleurs continuaient curieusement à avoir pour espace référentiel l'Afrique, tout étant focalisé "sur l'univers africain où se déroule l'action et auquel appartiennent les personnages" (Kom, 2002b : 43). Il y a ensuite eu le Mongo Beti du retour d'exil, celui

dont la pratique littéraire, telle qu'elle transparaît dans ses derniers romans, peut être inscrite dans l'option méthodologique d'une sémiologie du retour au pays natal. Tout se passe comme si, après plusieurs décennies d'exil et avec l'onction de la modernité acquise ailleurs, notre auteur retrouve son pays où tout n'est qu'écart et déviance : écarts déontologiques, moraux, éthiques etc. Du coup ses romans s'en trouvent marqués, du point de vue de la littérarité, par une véritable esthétique de la déliquescence, laquelle est symptomatique d'un renouveau scripturaire. *Trop de soleil tue l'amour* raconte l'histoire d'un journaliste politique qui partage sa passion entre les articles au vitriol contre la dictature au pouvoir, son amour instable pour la sulfureuse Bébète et d'incroyables rasades de whisky. Il va du jour au lendemain être volé, espionné, menacé de mort, soupçonné de meurtre puisqu'un cadavre a été retrouvé dans son appartement. *Branle-bas en noir et blanc* peut à juste titre être considéré comme une suite de *Trop de soleil tue l'amour* tant on y retrouve à la fois une transposition thématique et une réincarnation des personnages du précédent roman. L'enquête sur la disparition inexplicée de Bébète promène le lecteur sur les pistes des malhonnêtes et des corrompus, des pédophiles et des barbouzes, des sbires du pouvoir et des adeptes de la magie noire. Ces romans de retour, nous pourrions bien les ranger dans le paradigme du polar, genre certes encore émergeant dans la littérature francophone africaine. On y retrouve en tout cas le triptyque qui est en passe de devenir dans le polar d'Afrique francophone un référentiel commun : meurtre-enquête- non résolution de l'énigme. On verra bien que la non résolution de l'énigme métaphorise pour ainsi dire le brouillard postcolonial dans lequel toutes les certitudes vacillent. D'où la nécessité pour notre auteur, une fois rentré au pays, d'opérer une rupture esthétique qui l'installe dans la 'crime-fiction'. Sans doute voudrait-il montrer que l'impossibilité d'élucider les énigmes est une aporie qui fait de ce polar, moins qu'un don de sens, une promesse de sens que nous nous proposons d'explorer à travers une étude de la violence.

## 2 DE LA TEXTUALISATION DE LA VIOLENCE

*Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc*, plus que de simples romans policiers, peuvent à juste titre être rangés dans la série 'roman

noir', lequel, selon S. Dulout, est "violent à la fois par son décor, son écriture et les comportements qu'il dépeint" (Dulout, 1997 : 27). Cette violence peut être physique en laissant étaler l'horreur et la cruauté de la société, ou être de nature verbale lorsque, se transformant en procédé évaluatif, elle s'avère un moyen efficace de démythification de la société contemporaine.

## 2.1 LA VIOLENCE PHYSIQUE

Il va sans dire, comme le précise Reuter, que

Le roman policier est la mise en scène d'un monde noir. [...] Son univers est celui de la nuit, des meurtres, de l'envers d'une histoire officielle, légale, et sans problème...C'est celui des dessous des cartes, de la face cachée des gens, des secrets, des lieux et des personnages marginaux...C'est celui des passions illicites ou inavouées, des désirs les plus fous, de l'infraction sociale. (Reuter, 1997 : 103-104)

Cette énumération peut être résumée par un hyperonyme qui est la violence physique, qui se déploie discursivement dans notre corpus à travers deux corrélats topiques : le corps meurtri et la pulsion de mort. L'hypothèse du roman policier comme mise en scène d'un monde noir est vérifiable en rapport avec la menace qui pèse sur le corps dans sa structure ontologique. Les séquences qui textualisent le corps meurtri sont alors symptomatiques d'une violence qui a élu domicile dans l'habitus. Il n'y a qu'à se référer à cette évocation d'une scène de lynchage comme illustration dans *Trop de soleil tue l'amour* :

Le jeune homme, un adolescent hagar à la peau glabre sur d'interminables jambes, s'essoufflait comme une antilope traquée, jetait des regards épouvantés de tous côtés, offrant l'image parfaite de ce que devait être le *runaway nigger* des romans américains du dix-neuvième siècle au temps de l'esclavage [...]. Quand les projectiles et les coups de gourdins commencèrent à lever, l'enfant leva les deux avant-bras et tenta de s'en protéger comme d'un dérisoire bouclier. Bientôt ses lèvres saignèrent et se tuméfièrent ; le sang gicla partout sur son visage, sur sa tête crépue. [...] L'enfant s'écroula et disparut sous la foule qui l'avait comme enseveli et d'où les bras munis de bâtons ou de pierres s'élevaient pour s'abattre aussitôt. (Mongo Beti, 1999 : 145-146)

Ici la violence faite au corps est décrite avec beaucoup de réalisme, et ce au moyen d'un lexique ouvertement hyperbolique. La victime est présentée comme un 'adolescent hagard', un 'enfant', d'où le motif évident de la fragilité qui d'après une certaine doxa mérite protection. Mais c'est bien cet enfant qui est lynché à coups de projectiles et de gourdins.

Cette violence physique peut par ailleurs épouser un autre paradigme, le cas par exemple du corps prostitué à des fins personnelles. On se rapportera à Ebenezer, ce personnage qui incarne un grand homme politique et qui n'a pas hésité à pousser ses filles dans le lit de ses amis afin de servir ses intérêts. La dernière n'est âgée que de douze ans seulement et la révélation nous est donnée par sa maman : "Tu lui es trop utile pour réaliser ses ambitions. C'est ce qu'il a fait de tes deux aînées. Il les a mises, comme toi, dans le lit des hommes qu'il voulait amadouer" (Mongo Beti, 2000 : 104). De même, le traitement réservé aux mutilés de guerre relève d'une instrumentalisation du corps au service du politique :

J'ai vu récemment de pauvres bougres de retour de Bakassi amochés comme c'est pas possible, et que l'État, ou ce qui en tient lieu, refusait de prendre en charge. [...] Des jeunes ont été envoyés au casse-pipe par l'armée dans une guerre que mène le régime. Et quand ils reviennent estropiés du front, l'État refuse de les soigner et s'en remet aux familles, qui acceptent sans broncher. Incroyable ! Inimaginable ailleurs ! (id. : 198)

Toutes ces allusions au corps meurtri sont annonciatrices de la pulsion de mort qui travaille le roman noir. Nous en voulons pour preuve le cadavre découvert dans l'appartement de Zam : "C'était un jeune homme athlétique, très pauvrement vêtu, la bouche grande ouverte, une mâchoire désaxée et sanguinolente, la face tordue par une grimace. Vision insoutenable" (Mongo Beti, 1999 : 31), ou celui repêché dans le lac dans *Branle-bas en noir et blanc* qui s'inscrit dans le même motif : [...] "c'était un paquet d'où l'eau dégoulinait comme d'un sac de tapioca. Le corps, gonflé et méconnaissable, a été déposé sur la berge et retourné dans tous les sens par les ouvriers de la municipalité" (Mongo Beti, 2000 : 216). Dans un cas comme dans l'autre, ces descriptions sont marquées d'allusion à quelque chose d'inouï et de ténébreux et la mort elle-même

est présentée comme la résultante d'une violence certaine faite au corps. Qui plus est, la non réduction de ces meurtres à quelque intelligibilité que ce soit, malgré les enquêtes des uns et des autres, va installer la fiction dans l'aveuglement et le silence d'un univers peuplé d'ectoplasmes. Ce sont ces derniers que notre narrateur essaie d'étiqueter au moyen d'un autre procédé qui n'est, au reste, que le double opposé de la violence physique.

## 2.2 LA VIOLENCE VERBALE

Lorsqu'on s'interroge sur le statut social du texte littéraire, on a affaire à une constellation de personnages qui, par leur activité discursive, essaient mutuellement de se valoriser en surmontant les menaces de dévalorisation. Tout ceci est bien sûr inhérent à une forme de violence que cristallise le langage et dont le polar d'Afrique francophone en a fait un paramètre poétique important. Il est vrai que le polar laisse émerger une socialité dans laquelle la relation à l'autre est essentiellement empreinte d'opacité. Cette hypothèse est vérifiable dans *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle bas en noir et blanc*. Elle est le fait d'une violence verbale sous-tendue par l'injure que nous définirons à la suite de Bonhomme comme "un acte de langage interlocutif à visée dégradante" (1999 : 27). Ce fait langagier assez récurrent dans le polar d'Afrique francophone et dont la finalité serait de refaire le portrait du corps social peut être considéré à juste titre comme procédé évaluatif au sens où l'entend Philippe Hamon :

[...] l'évaluation [...] peut être considérée comme l'intrusion ou l'affleurement, dans un texte, d'un savoir, d'une compétence normative du narrateur (ou d'un personnage évaluateur) distribuant, à cette intersection, des positivités ou des négativités, des réussites ou des ratages, des conformités ou des déviances, des excès ou des défauts, des dominantes ou des subordinations hiérarchiques, un acceptable ou un inacceptable, un convenable ou un inconvenant. (Hamon, 1984 : 22)

Ainsi l'injure, à la fois procédé langagier verbalisant la violence et procédé évaluatif peut nous permettre, dans les récits de notre corpus, de dresser la carte d'identité des composants essentiels de la socialité en question. On pourrait préciser par souci de clarté que dans la communication injurieuse, deux niveaux peuvent être relevés :

- Lorsque la source de l'évaluation est un personnage, on parle d' " injure interpellative " (Larguèche cité par Bonhomme, 1999 : 29) puisque dans ce cas " l'injure fonctionne selon une relation duelle : l'injuteur s'adresse à l'injurié qui est en même temps l'injurié " (ibid.).
- Lorsque l'évaluation est prise en charge par le narrateur, Larguèche parle d' " injure référentielle " (ibid.). Dans ce cas " la communication injurieuse est souvent plus complexe, en ce qu'elle repose sur une interaction triangulaire : l'injuteur s'adresse à un injurié à propos d'un injurié autre que ce dernier " (ibid.).

En procédant à une catégorisation des injuriés, nous avons pu retenir les groupes sociaux suivants. Les Français, les intellectuels, les politiques et les policiers. Nous avons recensé les occurrences les plus significatives qui ressortissent à ces différentes catégories dans des tableaux synoptiques.

*Occurrences Source de l'évaluation*

---

**LES FRANÇAIS**

Les Français nous sortent par les yeux avec leur francophonie et leur franc CFA [...] il est temps qu'ils nous foutent définitivement la paix [...] pour forcer les Français à déguerpir, allons botter les fesses à leur ambassadeur. (Mongo Beti, 1999 : 47)	PERSONNAGE
Dis-nous un moyen de foutre ces malotrus [les Français] dehors. (id. : 48)	PERSONNAGE
Les Français, ces grands vicieux. (id. : 63)	PERSONNAGE
Il vous a bien baisés, hein, Kabila, vous autres les Français. Salauds de génocideurs, c'est vrai que vous mangez les petits enfants noirs en salade ? (Beti, 2000 : 40)	PERSONNAGE

**(LES FRANÇAIS)**

Un ambassadeur toubab gourmand de toutes jeunes filles africaines impubères, un pédophile authentique, un vrai pervers, un salaud, un criminel. (id. : 83)	NARRATEUR
Maudit Français. (id. : 116)	PERSONNAGE
Couillon de Français. (id. : 121)	PERSONNAGE
[...] nos ressortissants qualifiés de prédateurs, de pirates, de forbans, de flibustiers, de requins, et j'en passe. (id. : 136)	PERSONNAGE

**LES POLITIQUES**

Vos politiciens nous ont-ils assez enfoncé dans la merde à force de pédaler dans la choucroute de leur incompétence ! (Beti, 1999 : 25)	PERSONNAGE
Espèce de trou du cul, petit péde merdeux, enfoiré de connard de bougnoul. (id. : 70)	PERSONNAGE
Vous n'êtes que de minables trous du cul, des enfoirés de connards. (id. : 71)	PERSONNAGE
Vous êtes nul aussi nul que les gens que vous prétendez combattre. (id. : 72)	PERSONNAGE
Le dictateur homme sans classe ni envergure, qui brade notre patrimoine naturel, la caste vénale et corrompue de nos dirigeants qui ont fait un loisir banal du détournement de fonds publics et de l'évasion des capitaux. (id. : 99)	NARRATEUR
Ces gens-là ? ce n'est que mafias, clans, magouilles, et complots. [...] ces hures de primates. (Mongo Beti, 2000 : 208)	PERSONNAGE



*Occurrences Source de l'évaluation*

---

**LES INTELLECTUELS**

Connard d'intello à la gomme. (Mongo Beti, 1999 : 34)	PERSONNAGE
L'obstination de nos intellectuels à singer les moeurs vulgaires des dirigeants de la dictature au lieu de montrer au peuple l'exemple d'une existence noble et productive. (id. : 66)	NARRATEUR
Intello de mes fesses. (id. : 73)	PERSONNAGE
Vous autres intellectuels, vous êtes des hypocrites. Votre seule préoccupation, c'est de mettre de belles phrases autour de la merde. (id. : 192)	PERSONNAGE
Cette engeance stérile [...] tant de gens surestiment le sens de la dignité chez nos prétendus intellectuels [...] ces farceurs [...] Ce sont des imposteurs, des clowns. (id. : 200)	PERSONNAGE
C'est une catégorie complètement inculte. (Mongo Beti, 2000 : 67)	PERSONNAGE

**LES POLICIERS**

[...] cet enculé de flicaillon de merde. (Mongo Beti, 1999 : 37)	PERSONNAGE
Voilà bien des flicaillons merdiques de chez nous. (id. : 81)	PERSONNAGE
Flicaillon pourri, flicaillon de mes fesses. (id. : 115)	PERSONNAGE
Un flic, par définition, c'est un salaud. (id. : 129)	PERSONNAGE

**(LES POLICIERS)**

[...] on aperçoit des pingouins aux statures mal assorties arpentant les trottoirs [...] Leurs manches sont grossièrement retroussées sur des avant-bras médiocrement musculeux révélateurs de spécimens mal nourris. (id. : 7)	NARRATEUR
[...] des pitres en tenue qui tendaient mécaniquement leurs bras de guignols. (id. : 13)	NARRATEUR
[...] le mange-mille-là. (id. : 19)	PERSONNAGE
Les bandits en tenue. (id. : 55)	PERSONNAGE
Je me disais que tu finirais assassin à force de brandir ton pétoire à la con. Tu ne serais pas un peu débile ? Assassin ! Tu es un assassin. (id. : 58)	PERSONNAGE

Nous pouvons d'emblée noter la prédominance, parmi ces occurrences, d'expressions argotiques. C'est déjà la preuve que les romans de notre corpus, par saturation référentielle, restituent l'image des bas fonds de nos villes. De fait, ils appartiennent de plein droit à la série noire dont le style original, [bafoue] "la langue académique et [rudoie] la phrase classique en l'émaillant d'images et d'inventions argotiques" (Dulout, 1997 : 29). Toutefois, nous ne saurions nous en tenir à ce simple relevé des occurrences au risque de réduire notre étude à une taxinomie rageuse. Nous nous proposons de les commenter en faisant appel à la théorie des Face Threatening Acts (FTA) formulée par Goffman et élaborée par Brown et Levinson. Elle postule d'après Cohen "que tout être social a deux faces : une négative, correspondant aux territoires du moi, et qui concerne le corporel et le matériel, et une positive, ensemble des images valorisantes que l'individu tente d'imposer de lui-même" (Cohen, 2002 : 251). Au regard des occurrences ci-dessus, il est aisé de

constater qu'elles violentent majoritairement la face positive des injuriés en opérant comme le dirait Bonhomme (Bonhomme, 1999:33) "au niveau axiologique [...] une recatégorisation systématique dévalorisante", et ce, sur plusieurs plans.

Les français, sur le plan évaluatif, sont dévalorisés vers le Mal à travers différentes isotopies : celle de la prédation ("prédateurs" [Mongo Beti, 2000 : 136], "pirates" [ibid.], "forbans" [ibid.], "flibustiers" [ibid.], "requins" [ibid.], ; de l'amoralité ("malotrus" [Mongo Beti, 1999 : 48], "vicieux" [ibid. : 63], "pédophile" [Mongo Beti, 2000 : 83], "pervers" [ibid.], "salaud" [ibid.]) et de la criminalité ("génocideurs", "criminel" [ibid. : 40]). C'est tout naturellement qu'il faut s'en débarrasser comme un mal qu'on extirpe d'un corps sain.

Les politiques connaissent une dévalorisation sur le plan topologique avec un ravalement du haut vers le bas, d'où l'isotopie de l'analité ("petit pédé merdeux" [Mongo Beti, 1999 : 70], "minables trous du cul" [ibid. : 71]). Ils sont également recatégorisés sur le plan existentiel à travers le champ notionnel de l'incompétence et de la prévarication ("nul" [ibid. : 72], "caste vénale" [ibid. : 99], "clans" [Mongo Beti, 2000 : 208], "mafias" [ibid.], "magouilles" [ibid.], "complots" [ibid.]).

Les intellectuels sont également violentés sur leur face positive. Il en résulte une dévalorisation sur plusieurs plans. Sur le plan topologique, on note comme chez les politiques, un ravalement par le bas avec l'isotopie de l'analité ("intello de mes fesses" [Mongo Beti, 1999 : 73]). Sur le plan existentiel, ils sont recatégorisés en incompetents avec une prégnance du champ lexical de l'impéritie ("engeance stérile" [ibid.], "catégorie complètement inculte" [Mongo Beti, 2000 : 67], "prétendus intellectuels" [Mongo Beti, 1999 : 200]) et de la duplicité ("farceurs" [ibid.], "hypocrites" [ibid. : 192], "imposteurs" [ibid. : 200], "clowns" [ibid.]).

Les policiers, exceptionnellement, sont doublement agressés sur leurs faces négative et positive. La violence sur la face négative consiste en une incursion territoriale dans leur intimité, laquelle s'appuie sur leur laideur physique ("manches grossièrement retroussées" [Mongo Beti, 20007], etc., "avant-bras médiocrement musculeux" [ibid.], "spécimens mal nourris" [ibid.], "pitres en tenue" [ibid. : 13], "véritable épouvantail" [ibid. : 16]). L'agression sur la face positive passe aussi, sur le plan topologique par un ravalement vers le bas avec l'isotopie de l'analité et

de la défécation (“flicaillon de mes fesses” [ibid. : 115], “flicaillon de merde” [ibid. : 37], “flicaillons merdiques” [Mongo Beti, 1999 : 81]). Sur le plan évaluatif, un lourd soupçon de parjure pèse sur ces derniers avec le suffixe péjoratif (“flicaillon”) ainsi que le néologisme par dérivation (“mange-mille” [Mongo Beti, 2000 : 19]). Par réduction synecdochique se révèle la putréfaction d’un corps de métier (“flicaillon pourri”, d’où l’oxymore “bandits en tenue” [ibid. : 55]) ou la définition polémique (“un flic, par définition, c’est un salaud” [Mongo Beti, 1999 : 129]).

Violence physique et violence verbale, autant elles sont toutes deux inscrites dans un programme structural, autant elles n’y épuisent pas leur signification. En réalité, le polar d’Afrique francophone, s’il a une façon toute propre de traiter la violence comme catégorie esthétique, procède indéniablement à un ancrage socio-politique.

### **3 POLAR D’AFRIQUE FRANCOPHONE ET ANCRAGE SOCIO-POLITIQUE**

Vanoncini ne croit pas si bien dire lorsqu’il qualifie les auteurs du polar de “radiologues de la société contemporaine” (Vanoncini, 2002 : 110). Ce qu’il est surtout important de noter, c’est que le roman policier ne reconduit pas le doxique. Comme l’explique J.P Manchette “il a pour particularité de prendre toujours pour sujet le négatif social, réifié en crimes et délits” (cité par Reuter, 1997 : 103). Notre corpus prouve à suffisance que le polar d’Afrique francophone s’inscrit dans ce motif et bien plus, il opte pour une esthétique de la transgression, qui emblématise pour ainsi dire un univers inconséquent et incohérent.

Si nous revenons aux scènes de violences physiques qui parsèment notre corpus, nous pourrions dire qu’elles s’apparentent à une sorte de “rupture du contrat social” (Vanoncini, 2002 : 9). Il est vrai que chez Mongo Beti comme chez beaucoup d’autres auteurs, la force symbolique du meurtre réside dans le fait qu’il constitue une menace sur le Glorieux (la vie) et vient corroder une ligne de partage stipulé par le jugement social. Elle rappelle certes le sentiment de finitude dont l’écho

---

1 Issu de “mange-mil” qui désigne un oiseau se nourrissant de céréales comme le mil, le néologisme “mange-mille” désigne le policier corrompu qui extorque les billets de mille francs CFA aux conducteurs dont ils sont chargés de contrôler les véhicules.

résonne en chacun de nous, mais devient dans le polar d'Afrique francophone plus que dans tout autre, un véritable péril ontologique faute d'une police compétente pour la juguler ou tout au moins élucider les mystères qui l'entourent. A propos des séquences mettant en scènes des corps meurtris, celle qui décrit le lynchage d'un présumé bandit est typique d'une régression à contre courant de ce que nous appelons civilisation, faute d'un appareil gestionnaire efficace pour réguler les comportements. Il n'y a qu'à voir l'indifférence du policier qui assiste à la scène. Elle est évoquée d'entrée de jeu par le subjonctif qui dit l'irréel, ou du moins l'inexistence d'une quelconque idéalité sociale :

[...] il aurait fallu que l'homme en tenue témoignât un peu de bonne volonté et acceptât [...] de s'enfoncer un coin dans la foule et de maîtriser les instincts déchaînés. Le temps passait, les lyncheurs s'acharnaient. Leur besogne enfin terminée, ceux qu'un grand poète contemporain malheureusement trop tôt disparu appela les passants z'honnêtes se dispersèrent tranquillement, comme s'ils venaient d'écraser un serpent sous leurs talons. (Mongo Beti, 1999 : 146-147)

De même, le corps prostitué de la jeune fille de douze ans par son père, et ce à des fins politiques, nous rappelle que dans nos sociétés africaines modernes, nous sommes en plein dans la biopolitique, une politique délétère qui a recours au corps comme moyen d'accès au pouvoir. C'est en tout cas l'explication que nous livre Foucault : "Nous sommes, nous, dans une société du 'sexe' ou plutôt 'à sexualité' : les mécanismes du pouvoir s'adressent au corps, à la vie, à ce qui la fait proliférer, à ce qui renforce l'espèce, sa vigueur, sa capacité de dominer ou son aptitude à être utilisé" (Foucault, 1976 : 194).

En somme, nous dirions que le corps, altéré dans sa structure ontologique, happé par la pulsion de mort sans que n'intervienne un appareil gestionnaire propre aux sociétés modernes est la preuve que le polar d'Afrique francophone est l'instant de validation avant terme d'une disparition de l'Humain, synonyme du drame existentiel dans nos sociétés postcoloniales.

Pour ce qui est de la violence verbale, nous pourrions en dériver une interprétation en posant qu'elle permet de résoudre autrement la fameuse question de l'identité réelle de certains groupes sociaux, par dévoilement progressif. Nous avons pu noter que ceux-ci, censés

incarner une forte exigence déontologique subissaient tous, à travers “un acte déclaratif de renomination et d’antibaptême” (Bonhomme, 1999 : 35) une recatégorisation axiologique dévalorisante sur les plans topologique, existentiel et évaluatif. Dans une approche sociocritique, ce système de référents textuels pourrait être confronté à un hors-texte considéré alors selon Régine Robin comme “cet espace de connivence, de savoirs entre le texte et le lecteur qui va permettre à la production du sens de pouvoir se négocier, se gérer. Présence/absence, frontière qui assure un fonctionnement sémiotique dès que les choses ou les bruits du monde sont nommés sans qu’il soit besoin de les reconnaître ou de les connaître tous” (Robin, 1992 : 104). Ainsi tous ces procédés esthétiques qui charrient la violence verbale sont-ils en passe de constituer un sociogramme, ou si l’on veut un idéologème. De là plusieurs lectures sont envisageables.

Les Français, tels qu’ils apparaissent dans le corpus, violentés sur leur face positive, est une preuve que Mongo Beti à travers ces deux thrillers trouve, à la suite de *Main basse sur le Cameroun* (1972) et *La France contre l’Afrique* (1993), “une autre occasion de régler ses comptes avec la France et les instances de la francophonie [car] pour lui, c’est un complot français qui clochardise l’Afrique et la tient en laisse” (Kom, 1999 : 21). Le même traitement infligé aux politiques et aux intellectuels révèle une société à la dérive. Les premiers, installés à tous les appareils du pouvoir travaillent plutôt au pourrissement de la situation et les seconds supposés servir de contrepoids ne font pas grand chose.

Le cas du policier mérite qu’on s’y attelle. Personnage emblématique du polar, il subit dans notre corpus une dévalorisation sur ses faces négative et positive. Il est question de la compromission de la profession d’enquêteur chère au roman policier, tant on sait avec Vanoncini que “dans tout roman policier, il faut, par définition, un policier. Or ce policier doit faire son travail et il doit le faire bien” (Vanoncini, 2002 : 120). Nous avons en tout cas la preuve *a contrario* dans le polar d’Afrique francophone où cette logique se désagrège. Le prestige lié à la fonction, sa sacralité s’y trouve quelque peu ternie puisque le personnage du policier n’est plus une instance psychologique pleine capable de débrouiller l’écheveau. Cette défaillance a tôt fait de devenir un stéréotype, modèle collectif figé que le personnage du policier énonce lui-même au moyen d’un présent d’habitude : “[...] un policier chez nous n’est pas censé faire des enquêtes” (Beti, 1999 : 115) ; “[...] nous dans notre

police, on ne fait jamais d'enquête ; c'est même interdit. [...] Chaque fois qu'on fait une enquête, on tombe inmanquablement sur un grand" (id. : 126). Cet écart déontologique suffit à faire du polar d'Afrique francophone un genre particulier, mimétique d'un univers absurde tant il est vrai, comme le dit si opportunément Ambroise Kom que "nombre de sociétés africaines ne fonctionnent guère selon les règles établies permettant d'élucider les énigmes" (Kom, 1999 : 17).

### **POUR CONCLURE**

Le polar d'Afrique francophone, s'il a peu ou prou épousé les canons esthétiques du genre, se déploie toutefois dans une écriture spécifique au contexte. La violence qui était au centre de notre étude, si elle peut à juste titre être considérée comme un poncif du roman policier, a tout de même permis à Mongo Beti de dire autrement la postcolonie. *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en noir et blanc*, moins que des romans policiers au sens classique du terme, sont surtout des romans noirs mettant en scène un corps social gangrené. L'identité n'y est que façade, le monde y est incohérent et inconséquent. Et si nous sommes d'avis avec Ambroise Kom qui soutient que "derrière le roman policier se profile un certain discours social et politique" (Kom, 2000 : 41), ce serait le lieu de dire que l'absurde né de la réorientation esthétique qu'opère le polar d'Afrique francophone est une métaphore de nos sociétés postcoloniales. Quoi de plus normal pour Mongo Beti, dès son retour d'exil, de donner dans une écriture qui fait corps avec la société qu'il retrouve. Aussi pourrions-nous comprendre cette mise au point de Isabelle Huisson-Casta "si l'on assimile souvent le roman policier à une combinatoire voire à une machine, c'est que la société qui la voit naître aspire à une littérature qui lui ressemble [...] en ce sens, le roman policier emblématise bien, trop bien peut-être la société qui l'a engendré" (Huisson-Casta, 1999 : 249).

## **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

- BONHOMME, Marc (1999) "L'injure comme anticommunication" in *Violence et langage*, actes du XIX<sup>ème</sup> colloque d'Albi-Toulouse, Toulouse, Presses de l'Université de Toulouse, 25-39.
- COHEN, Sivane (2002) "Étude taxémique d'une correspondance diplomatique. Images de la France et de l'Allemagne après la guerre de 1870", in Ruth AMOSSY (dir.), *Pragmatique et analyse des textes*, Tel-Aviv University, French Department.
- DULOUT, Stéphanie (1997) *Le roman policier*, Toulouse, Éd. Milan.
- FOUCAULT, Michel (1976) *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard.
- HUISSON-CASTA, Isabelle (1999) "Le roman policier : un genre troublant" in HUISSON-CASTA Isabelle (dir.), *Problématique des genres, problèmes du roman*, Paris, Honoré Champion, 256-267.
- KOM, Ambroise (1999) "Littérature africaine. L'avènement du polar", *Notre Librairie*, 136, 16-25.
- KOM, Ambroise (2002a) "Violences postcoloniales et polar d'Afrique", *Notre Librairie*, 148, 36-43.
- KOM, Ambroise (2002b) *Mongo Beti parle*, Bayreuth African studies, 67, Bayreuth University.
- HAMON, Philippe (1984) *Texte et idéologie*, Paris, PUF.
- MONGO BETI (1999) *Trop de soleil tue l'amour*, Paris, Julliard.
- MONGO BETI (2000) *Branle-bas en noir et blanc*, Paris, Julliard.
- REUTER, Yves (1997) *Le roman policier*, Paris, Nathan.
- ROBIN, Régine (1992) "Pour une socio-poétique de l'imaginaire social" in NEEFS Jacques, ROPARS Marie-Claire (dirs.), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Paris, Presses Universitaires de Lille.
- VANONCINI, André (2002) *Le roman policier*, Paris, PUF.